

LE DESSOUS-DESSUS

*Si, au cours de l'histoire que je vais vous raconter, vous sentez mon ombre passer devant vous, ne prêtez pas attention à ma présence physique. Je suis de la même nature que la petite voix intérieure qui nous accompagne lorsque nous lisons un livre. Dans notre cas, il n'y a pourtant pas de livre, pas de pages à tourner. Dans notre cas, il n'y a qu'une planche de bois et des perles à pousser le long d'un fil. Du bout des doigts. Je vais vous entraîner dans un voyage sous terre que vous allez accomplir du bout des doigts.*

*Il ne faut pas négliger le bout de nos doigts. C'est lui qui préside à nos destinées. C'est le bout de notre doigt qui va chercher sur le clavier de notre ordinateur la touche d'envoi ou d'effacement d'un mail dont le contenu peut anéantir ou donner naissance à une grande histoire d'amour. Notre vie est suspendue à ce doigt qui frôle une simple touche.*

*Tant que le Petit Poucet tient ses cailloux serrés au creux de la main, il n'est rien d'autre qu'un enfant soumis à des forces qui le dépassent. Mais dès que, du bout des doigts, il en sème un dans la forêt, il devient l'acteur de son histoire.*

*Je vous propose de poser le bout des doigts sur la perle blanche en haut à droite de votre théâtre de bois. En réalité, ce n'est pas une simple perle que vous allez bientôt faire coulisser le long de son fil, mais un ver. Un petit ver vivant sous terre. C'est lui le héros de notre histoire.\**

Lors de l'éruption des volcans, de nombreux vers à magma sont projetés dans les airs et peuvent atterrir à des kilomètres de leur cratère originel. Le choc thermique fait exploser la carapace dure comme de la pierre qui les préserve des hautes températures, si bien que, privés dorénavant de leur protection, ceux qui parviennent à survivre ne pourront jamais plus revenir dans leur milieu naturel. Ils deviennent alors des vers métronomes, appelés ainsi en raison du mouvement de balancier qui les fait avancer. Les vers métronomes vivent exclusivement sous terre; les plus chanceux trouvent refuge dans des pierres de lave. Certainement poussés par la nostalgie de la fournaise de leur origine, ces vers sont attirés (comme des papillons avec la lumière) par toutes les montées de température qui se produisent dans leur nouvel environnement. Leur sensibilité dans ce domaine est remarquable; ils peuvent parcourir des centaines de mètres rien que pour se rendre au chevet d'un jeune renardeau cloué au fond de son terrier par une poussée de fièvre, ou pour assister, telle une sage-femme, à l'éclosion prématurée d'une graine due à une surchauffe de ses tissus radiculaires.

\* Cette introduction est à replacer dans le contexte d'un spectacle où chaque spectateur reçoit un petit théâtre de perles en terre cuite qu'il anime de ses propres mains.

Durant la prise de température, la poche abdominale du ver métronome se gonfle de façon spectaculaire. Ensuite, le corps pratique une extension dont la longueur varie en fonction des mesures observées. Au fil du temps, certains animaux et certaines plantes ont noué une relation de bonne intelligence avec les vers métronomes, leur permettant ainsi de se nourrir de leurs parasites en échange d'informations fournies sur leur état de santé.

Les vers métronome de première génération (c'est-à-dire ceux qui proviennent de l'éruption des volcans) donnent naissance à une progéniture sans carapace qui gardera au fil de sa descendance la même sensibilité aux montées de température. Un ver métronome se reproduit lui-même. L'unique œuf qu'il porte en lui donne naissance à un petit qui se développe entièrement dans son corps. La venue au monde du nouveau-né signe la dernière heure de son géniteur. La mort intervient d'un coup : le ver ouvre la bouche pour en éjecter un rejeton qui poursuit aussitôt le mouvement entamé comme si de rien n'était.

Le ver métronome dont nous allons suivre les aventures naquit sans déroger à la règle. Son destin bascula pourtant peu après sa mise au monde.

Au cours de sa première journée, notre ver métronome pénétra dans une cavité rocheuse d'où perlaient de grosses gouttes d'huile de pierre bleue. Une goutte tomba droit sur lui. Englué dans l'huile, le pauvre ne parvenait plus à trouver de points d'accroche pour continuer son chemin. Il faisait du surplace. Qu'il accélère ou réduise le mouvement de balancier censé le faire avancer, rien n'y faisait. Trente générations de vers métronomes auraient pu se succéder sans que la moindre

progression eût été possible. Le sol était bien trop glissant. Des gouttes continuaient d'éclater autour de lui, provoquant de magnifiques dessins irisés sur les parois. On aurait dit des paysages fantastiques. Le ver n'avait jamais rien vu d'aussi beau. En un instant, il prit conscience de la beauté du monde. Qu'un simple ver parmi les vers puisse apprécier de telles merveilles lui procura un soubresaut de bonheur. Il roula de contentement avec tant d'énergie qu'il se retrouva hors de la tache d'huile. Quand les effluves eurent cessé de lui tourner la tête, il revint à lui en se disant avec sagesse que la beauté ne faisait rien avancer du tout et qu'il était temps de redevenir celui qu'il était prédestiné à être.

Et pourtant, quelque chose avait changé en lui. La conscience de lui-même faisait qu'il n'était plus un simple engrenage dans la grande mécanique de l'univers. Il se mettait à penser, à se poser des questions. Lors des prises de température, il ne parvenait plus à se contracter et s'étendre avec la même fluidité qu'auparavant. Son mouvement de balancier n'avait plus rien de naturel; il devait se concentrer, décomposer mentalement chaque oscillation de son corps pour arriver à l'accomplir plus ou moins correctement.

Un moment, dans un sombre couloir, il se retrouva nez à nez avec une taupe. Elle détecta aussitôt sa présence.

« Que fais-tu là maladroit ?

— Bonjour madame, je cherche à prendre votre température.

— Pourquoi veux-tu prendre ma température. Serais-je malade sans le savoir ?

— Je ne m'en souviens plus, mais je sais que je dois passer ma vie à le faire. Et vous, que faites-vous dans la vie ?

— Moi, je cherche à prendre les choses en main.

— Vous semblez tellement maîtresse de vous-même.

— Ce n'est qu'une illusion. Ma vie n'est qu'une illusion.

Tout ce que j'aimerais bien tenir contre moi m'échappe des mains. Tu ne peux pas comprendre parce que tu n'as pas de bras ; mais tu vois, chez nous les taupes, c'est comme si nos bras avaient été placés à l'envers ; le gauche à la place du droit et inversement. Dès qu'on veut s'emparer de quoi que ce soit, nos mains l'écartent sur le côté. En même temps, c'est ce mouvement-là qui nous fait avancer. On avance à la recherche de quelque chose qu'on ne pourra jamais obtenir. Il y a juste la nourriture qui s'offre à nous : on n'a qu'à ouvrir la bouche et donner un petit coup de langue.

— Que mangez-vous ?

— Des vers, beaucoup de vers.

— Vous allez me manger ?

— Non, pas toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas prendre ma température.

Le ver se faufila dans la fourrure de la taupe. Après quelque temps, il leva la tête.

— Madame, je dois être honnête avec vous. Je ne sais plus comment on fait. C'est comme si j'avais plein de chiffres qui défilaient sous mes yeux et que je ne pouvais en attraper aucun.

— Bienvenue au club mon petit. Allez, garde l'espoir, tu finiras bien par attraper ce que tu cherches. Va maintenant, laisse-moi à mes illusions, la route est longue.

— Oui, répondit le ver d'une voix à peine audible, la route est longue. »

Tant bien que mal, le ver continua sa progression au milieu des racines qui venaient lui chatouiller le dos : racines de mûriers sauvages, racines de roses trémières, puis racines de chrysanthèmes mêlées aux racines de pissenlits. Là, il découvrit des petits vers qui ouvraient grand la bouche.

« Bonjour petits vers. Que faites-vous ici ? »

Après un long temps de silence, tous répondirent en chœur.

« Excuse-nous, on nous a appris à ne pas parler la bouche pleine.

— Que mangez-vous ?

— Un mort.

— C'est bon ?

— Ce n'est pas la question. On le fait parce qu'on doit le faire. Tu n'as rien à faire toi ?

— Autrefois si, je savais ce que j'avais à faire ; mais il m'est arrivé un malencontreux incident et depuis, je mène une vie d'errance. J'aimerais tant redevenir celui que je dois être. Mais je ne sais pas comment faire. Comment faites-vous pour rester vous-mêmes ?

— On ne se pose pas la question. Ça s'impose à nous. Nous sommes faits pour cela. Nous faisons partie d'un cycle. C'est le cycle de la vie. Comme la nuit succède au jour. Aujourd'hui nous sommes blancs ; demain nous serons noirs.

— Je ne me sens ni blanc ni noir ; je n'ai que des souvenirs rouges. C'est comme si j'étais issu d'une lointaine planète incandescente qui m'aurait envoyé pour une mission sous terre. Mais j'ai oublié les ordres. Je n'ai plus en moi que de très vagues sensations de coulées rouges.

— Alors tu n'es pas trop perdu, lui répondent en chœur les

petits vers. Tu dois provenir du monde du maître Souffleur. Notre mère nous a déjà parlé de lui. Elle tourne autour de lui depuis un petit bout de temps, car il commence à se faire très vieux. Il habite à côté d'ici. Comme il a installé son atelier dans sa cave, tu n'as même pas besoin de sortir de terre. Nous allons t'indiquer comment y aller.

— Merci les amis, peut-être à bientôt.

— Bientôt le jour, bientôt la nuit », répondirent d'une seule voix les petits vers.

Racines de chrysanthèmes, racines de rhododendrons, racines d'orchidées, les indications données par les petits vers étaient parfaites. Notre ver métronome parvint sans encombre à trouver la cave du maître souffleur. Au milieu de la pièce, trônait un grand chaudron dans lequel bouillonnait une masse rougeoyante. Régulièrement, des coulées fumantes débordaient dans des explosions volcaniques. Le ver métronome sentit monter en lui un vague sentiment d'intimité. Cette atmosphère lui rappelait un monde enfoui. Un peu comme si, après une éternité, il était revenu à la maison de ses ancêtres et que, suivant la tradition, une bonne soupe avait été préparée en son honneur. Mais il ne savait comment se comporter. Fallait-il plonger dans la marmite, tourner autour, chercher un couvert ? Il avait tout oublié. « Attendons que le potage refroidisse, se dit-il, peut-être qu'à ce moment, je saurai que faire. »

La silhouette du vieux Souffleur se déployait à contre-jour. Une grande louche à la main, il retira du chaudron une boule fumante de verre en fusion, la fixa au bout d'une longue pipe



dans laquelle il expira consciencieusement. Après une série de petits coups de marteau entrecoupés de déflagrations consécutives au trempage de la matière brûlante dans un bol d'eau glacée, le maître Souffleur posa un petit perroquet vert sur un escabeau qui se tenait sous la plus large voûte de la cave.

L'oiseau des îles venait rejoindre les autres animaux de la création que le Souffleur avait représentés en pâte de verre. Uniquement éclairés par la lueur tremblante que dégageait le chaudron (braises en dessous, coulées au-dessus), ils scintillaient dans la pénombre. Sur la plus haute marche de l'escabeau étaient disposés les grands oiseaux migrateurs ; sur la marche du dessous, les oiseaux des jardins ; plus bas, les grands fauves des plaines ; puis les prédateurs des forêts, les ruminants, les grands cétacés, les poissons exotiques, ceux des rivières ; encore en dessous, les grenouilles et crapauds, puis les insectes musiciens ; et enfin, sur la marche la plus basse, le monde des vers.

Notre ver métronome s'en approcha pour voir si lui aussi y figurait. Il n'avait pas été oublié. Devant son congénère de verre, il poussa un long soupir : « Lui au moins, il se tient comme il doit se tenir, tandis que moi, je ne ressemble plus à rien, à rien. » Sa complainte fut interrompue par un bruit sourd. Le Souffleur, qui tenait à peine debout, venait de s'appuyer brutalement sur l'escabeau. Il s'en était approché pour emballer ses animaux dans du papier de soie – comme il avait l'habitude de le faire avant d'aller les vendre sur les marchés –, mais son grand âge ne pouvait empêcher ce genre d'incident. Sous le choc, un grand oiseau migrateur, celui qui était en tête de sa formation, perdit l'équilibre et roula sur les marches.

Le Souffleur reprit l'oiseau, et, le considérant intact, le remit en place. Un minuscule fragment d'aile brisée était pourtant venu s'écraser au pied du ver métronome. Comme s'il venait d'être touché par la grâce, le ver contempla le fragment de verre. Il pouvait voir au travers, et ce qu'il voyait prenait des reflets légèrement bleutés qui le faisaient rêver. « Au moins, je n'aurai pas perdu mon temps », se dit-il en poussant son fragment d'aile brisée devant lui. Il quitta la cave sans un regard vers le chaudron et son contenu. Il se sentait transformé ; comme s'il était capable de voir plus loin qu'il ne l'avait jamais fait. « Je suis un grand ver migrateur », se disait-il.

Le ver métronome était bien décidé à retrouver les petits vers pour leur montrer fièrement ce qu'il était devenu.

Il reconnut sans peine l'endroit où il les avait quittés. Le mort avait été parfaitement nettoyé, il ne restait plus qu'un beau squelette tout blanc.

« Ohé, les amis, où êtes-vous ? Ohé, il y a quelqu'un ? »

— Ils sont tous partis, répondit une voix étouffée.

— Mais où ?

— Au grand air, ils sont devenus des mouches.

— Ah bon, ce n'étaient pas de vrais vers ?

— Ils l'ont été, ils ne le sont plus.

— Mais qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Je vous entends, mais ne vous vois pas.

Tout autour du mort gisaient plusieurs livres. Une petite tête émergea de l'un d'eux.

« Je suis là.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un ver à papier.

— Un ver à papier?... Ça sert à quoi dans la vie?

— Je ne me suis jamais posé cette question. Je suis mon instinct. Je suis attiré par les livres, c'est tout.

— Les livres sont tout pour vous?

— Oui, comme pour beaucoup de monde. Tu vois, le mort qui est ici, eh bien les livres étaient également tout pour lui. C'est pour cela qu'il a demandé à être enterré avec eux.

— Ah, le mort, quand il était vivant, était dans les livres avec vous?

— Oui, mais on ne se croisait que très rarement, car notre approche des ouvrages est très différente. Moi, je rentre dans les livres avec la bouche, et lui le faisait avec les yeux. D'ailleurs, tu me fais penser à lui avec tes lunettes.

— Ce ne sont pas des lunettes», dit le ver métronome, en ajustant fièrement son fragment d'aile brisée. Puis se dressant sur lui-même, il proclama: «Moi, je suis un grand ver migrateur!

— Ah, et où migres-tu?

— Euh, ben... je vais dans le grand inconnu.

— Alors tu n'es pas un ver migrateur. D'ailleurs je n'en connais aucun. Et si on se réfère aux grands oiseaux migrants, eux migrent dans un endroit très précis. Ils partent là où il fait plus chaud. Ils savent parfaitement où ils vont.

— Mais alors, dit le ver métronome complètement défait, si je ne suis pas un grand ver migrateur, qui suis-je? J'ai oublié ce pour quoi j'étais destiné.

—Tu veux dire que tu es déboussolé.

— Oui, c'est ça. Depuis "l'incident" j'erre péniblement à droite et à gauche.

— Eh bien voilà, tu es devenu un ver errant.

— C'est quoi la vie d'un ver errant ?

— Partir à l'aventure. Se laisser porter par les événements.

Parcourir le monde.

— Tout seul ?

— Généralement, il est accompagné de quelqu'un qui l'aide dans son entreprise. »

S'ensuivit un long silence, lourd de sens.

« Bon, ça va, j'ai compris dit le ver à papier, tu aimerais bien que je t'accompagne. Mon instinct me dit que c'est une bonne idée. D'ailleurs cela fait un petit temps que les livres ne me nourrissent plus. Je n'arrête pas de repasser dans mes trous. Eh bien, ne perdons pas de temps. En route ! Vas-y, ouvre-moi le chemin. Avançons jusqu'à ce que nous rencontrions quelqu'un capable de nous entraîner dans une épopée digne de ce nom. »

Et ils partirent à l'aventure.

La terre était bien tassée, mais grâce à la partie coupante de son fragment d'aile brisée, le ver métronome parvenait à ouvrir un passage.

Après une longue traversée silencieuse, la terre sembla moins compacte. Un moment, elle s'ouvrit en un couloir au bout duquel on pouvait apercevoir une silhouette venant vers eux à vive allure.

Grâce à son verre grossissant, le ver métronome découvrit qu'il s'agissait d'une taupe. C'était sa taupe.

« Vite, monsieur le ver à papier, vous devez vous cacher. Elle va vous manger directement. Moi, elle sait qui je suis.

— Me cacher, mais où ?

— À l'intérieur de moi.

— À l'intérieur de vous ?

— Oui. Nous les vers métronomes sommes capables de cela. Ça, c'est au moins une chose que je n'ai pas oubliée. »

Dès que le ver à papier disparut à l'intérieur de lui, le ver métronome fut saisi d'une angoisse. On ne lui avait rien appris sur les principes de gestation au sein de son espèce, mais c'était comme si, inconsciemment, il savait qu'il courrait un grand risque lorsque le ver à papier sortirait de sa bouche. La taupe s'approchant dangereusement, il garda ses craintes pour lui.

« Bonjour mon petit. Tiens, tu portes des lunettes maintenant ? C'est une bonne idée, je devrais essayer, cela m'aiderait peut-être à prendre les choses par le bon bout. Où t'en vas-tu comme cela ?

— Je pars à l'aventure.

— Si tu ne veux pas que l'aventure t'engloutisse avant même de l'avoir entamée, ne prends pas cette direction, car il y a une remontée d'huile de pierre bleue qui commence à se répandre dans les galeries. À ta place je rebrousserais chemin.

— Et vous, où allez-vous ?

— Retrouver les autres taupes au bord du gouffre. Il y a un petit promontoire sur lequel nous pouvons nous réfugier pendant que l'huile retombe tout en bas. C'est la seule occasion où nous pouvons nous retrouver toutes ensemble.

— Je peux venir avec vous ? Ce serait une belle aventure, dit le ver métronome qui, même s'il craignait la nappe d'huile, n'en était pas moins toujours attiré par elle.

— Tu es fou. Les autres taupes risqueraient de te manger. Il y en a trop, je n'aurai pas le temps de leur dire tout le bien que je pense de toi. Ou alors, si tu veux vraiment venir, va t'installer sur le petit éperon rocheux en face du promontoire, l'huile passera entre nous et mes congénères ne pourront pas t'atteindre. »

Le gouffre était immense. Les taupes arrivaient les unes après les autres sans discontinuer. Elles formaient une sorte de ballet pour constituer une pyramide dont les bases étaient échafaudées par les plus grosses d'entre elles et le sommet par les plus frêles. La pyramide se reconstituait pour accueillir chaque nouvel arrivant à la place qui lui convenait le mieux. L'ensemble, parfaitement compact, semblait ne former qu'une seule taupe géante. Puis, d'un seul coup, le groupe se figea. La nappe d'huile était là. Les taupes donnaient l'impression de rentrer à l'intérieur d'elles-mêmes. Elles avaient le regard vitreux, comme si elles portaient de toutes petites lunettes de soleil.

En face d'elles, de l'autre côté, le ver métronome tenait en équilibre instable sur la pointe de l'éperon. Grâce à son fragment de verre, il remarqua que, chaque fois qu'une goutte d'eau suintait de la roche pour tomber dans la nappe d'huile, cela faisait apparaître des yeux à la surface. Il n'y a là rien d'extraordinaire ; le phénomène se produit souvent avec les matières grasses. Des yeux langoureux pouvaient émerger, puis, comme si on les avait vexés, se transformer en un sombre regard de reproche ou de terreur. Inéluctablement, les yeux d'huile tombaient au fond du gouffre comme dans le grand œil noir de l'oubli. Un moment, devant un regard d'une

incroyable intensité, le ver métronome ouvrit grand la bouche de stupéfaction. Le ver à papier, toujours à l'intérieur de lui et qui depuis le début de la scène n'arrêtait pas de répéter : « Je veux voir ! Je veux voir ! », eut enfin la possibilité d'assister au spectacle. On aurait pu attendre de lui qu'il soit fasciné par cette matière visqueuse, qu'il la voie même comme une coulée d'encre en train de remplir un immense encrier. L'encrier du monde pour imprimer le livre des livres. Mais ce n'était pas le lourd déversement d'huile qui monopolisait son attention ; ce qui l'impressionnait, c'était la pyramide des taupes. À part une seule qui regardait toujours dans le vide, toutes les autres avaient la langue pendante. Elles venaient de repérer un ver (en réalité double) qui se maintenait avec difficulté sur l'épéron rocheux juste en face d'elles. Et là, plus question de bel ensemble. Chacune le voulait pour soi.

« Je crois, fit le ver à papier, qu'un brusque changement de cap serait le bienvenu. Mon instinct me dit que l'on ferait bien de tenter l'aventure à l'air libre.

— L'air libre, mais c'est dangereux !

— *Il y a de la joie dans le danger et du danger dans la joie* », lança le ver à papier dont le vrai bonheur était de parvenir à replacer en temps voulu les bons mots qu'il avait mangés dans ses livres.

Dès qu'ils se retrouvèrent à l'extérieur, le ver métronome eut à peine le temps d'admirer ces fleurs dont, jusqu'à présent, seules les racines lui étaient familières qu'un merle s'abattit sur lui et le prit dans son bec (emportant par la même occasion le passager dissimulé).

« Voilà un beau cadeau à ramener à la maison », dit l'oiseau, reprenant aussitôt le chemin de son nid au fond duquel sa moitié couvait un œuf unique.

Le ver métronome fut saisi d'une ivresse inconnue. Pour la première fois, il ressentait la joie d'un grand ver migrateur. Le survol des villages, où l'on apercevait le dessus des toiles colorées des marchés, puis les champs de blé gorgés de soleil, les grandes étendues de lin que le vent couchait de droite et de gauche en les faisant virer du vert clair au vers foncé... Il était ébloui par la beauté du mouvement. Arrivé au-dessus d'un pré fleuri, son corps blanc se constella de mille points de couleur provoqués par le pollen que cette belle journée de printemps diffusait dans l'atmosphère.

Prostrée au fond de son nid, la merlette laissa juste échapper : « On vient de nous voler notre œuf !

— Quoi ? hurla le merle, libérant ainsi le ver métronome. Mais qui a bien pu commettre un tel crime ?

— Un enfant. Il est allé se réfugier avec l'œuf dans les chênes hantés. »

En effet, sept chênes hantés se dressaient dans la campagne. Au fil des ans, des orages et des bourrasques, ils avaient pris des formes effrayantes qui terrorisaient les oiseaux. Aucun d'entre eux n'osait les approcher de trop près.

Touché au vif, le ver à papier bondit hors du ver métronome et se dressa sur lui-même. Sa soudaine apparition produisit un grand effet auprès du merle et de sa merlette. Le ver à papier déclara avec solennité : « Mes amis, mon confrère le ver métronome et moi-même irons parmi les chênes hantés et nous retrouverons votre œuf. Nous y mettons un point d'honneur ! »



Ce devait certainement être une formule provenant d'un quelconque livre d'aventure, mais elle fit sensation et aussitôt le merle prit dans son bec les deux compères pour les déposer à proximité d'un chêne hanté.

Le ver métronome et le ver à papier pénétrèrent dans la clairière formée par les chênes hantés. Lorsqu'ils découvrirent, disposés dans un nid de fougère, quatre œufs perlés, tous plus beaux les uns que les autres, ils poussèrent un grand cri d'enchantement qui fit fuir une petite fille et un petit garçon. Se tenant par la main, les deux enfants allèrent se réfugier près de l'étang.

Profitant d'un creux dans un chêne pour amplifier leur voix, les deux vers hurlèrent en chœur: « Vous êtes cernés! Rendez les œufs! ». Leur sommation était appuyée par les cris perçants de dizaines d'oiseaux qui tournoyaient en cercles bien haut dans le ciel.

« Jamais! répondit le garçon. Jamais nous ne rendrons les œufs.

- Pourquoi? reprirent les vers.
- Ils sont trop beaux, dit le garçon.
- La beauté n'explique pas tout.
- On les garde parce qu'ils ne vont jamais mourir.
- Ils ne vont pas vivre non plus.
- Ils sont plus vivants que jamais! »

La négociation s'avérait très délicate. À force de discussions, les vers comprirent que la petite fille avait assisté la veille à la mort de son oiseau chéri et qu'elle ne voulait plus revivre une telle épreuve. Pour la consoler, le garçon était allé dénicher les plus beaux œufs qu'il avait trouvés dans les environs.

« Il se fait tard, vos parents vont s'inquiéter. Rentrez chez vous. »

Pas de réponse.

Le temps passait. Inexorablement. Le crépuscule poussa les oiseaux à rentrer chez eux. La campagne était silencieuse. Seul le souffle des deux enfants était perceptible. Ils s'étaient endormis l'un contre l'autre.

Le ver métronome et le ver à papier ne se sentaient le cœur ni de briser le rêve des enfants ni d'abandonner les oiseaux à leur détresse.

Heureusement, ils se mirent rapidement d'accord sur un plan d'action qui pourrait contenter les deux parties, à savoir rendre les œufs à leurs propriétaires et offrir aux enfants un cadeau surprise qui leur ferait oublier leur illicite trésor.

Ils s'introduisirent dans le creux d'un chêne hanté. Un amoncellement de noisettes y était entreposé. Mais, comme si un système de détection y avait été installé, à peine une petite noisette en heurta-t-elle une autre à l'arrivée des intrus qu'un écureuil fit irruption.

« Jamais un ver n'a osé pénétrer chez moi, hurla-t-il d'une voix stridente. Votre destin est scellé. »

D'un coup de patte exécuté à la vitesse de l'éclair, il saisit les vers dans ses griffes.

« Adieu mes amis ».

Mais le ver métronome profita d'un ultime rayon du soleil couchant qui venait de pénétrer dans le creux de l'arbre pour – grâce à son fragment d'aile brisée – le faire refléter violemment dans l'œil de l'écureuil. « Vite, monsieur le ver à papier, profitez de son éblouissement pour vous introduire dans son oreille.

— Mais pourquoi, à chaque danger qui se présente à nous, me demandez-vous de rentrer dans le corps d'un autre ?

— Vous allez bientôt comprendre. »

Le reflet s'abattait alternativement sur un œil, puis sur l'autre.

Dans le même temps, le ver métronome prit sa plus grosse voix : « Petit être rougeâtre mal peigné, tu as osé me défier, moi le maître bouillonnant du centre de la Terre ! »

Rien qu'en prononçant ces mots, le ver métronome sentit des frissons lui parcourir le corps. C'était comme si, dans cette situation extrême, il était parvenu un instant à se reconnecter avec la force incandescente de ses origines.

« Si tu ne t'enfuis pas aussitôt, moi, le maître du centre de la Terre, je vais me répandre dans ton oreille, et mes 3 000 degrés vont couler dans tes veines. » Le ver à papier avait compris ce qu'il lui restait à faire : il se tortillait dans l'oreille de l'animal comme si une coulée de lave venait de s'y déverser.

Saisi d'effroi, l'écureuil s'agita dans tous les sens et libéra ainsi de l'oreille et de la patte les deux vers qui le virent détalier de l'arbre en hurlant.

Le ton de voix qu'avait pris le ver métronome était si puissant qu'il résonna aux alentours, attirant même l'attention des autres vers, de toutes natures confondues, impressionnés qu'un des leurs puisse faire preuve d'une telle autorité. Nos deux amis en profitèrent pour convoquer un grand nombre d'entre eux. Un renfort était en effet indispensable en vue de mettre en œuvre la suite des opérations. Fièrement dressé devant les réserves de l'écureuil, le ver métronome s'adressa aux vers à fruits.

« Une noisette entière est promise à chacun d'entre vous, mais il faudra bien suivre mes instructions : vous allez percer un trou dans chaque noisette et vous y introduire. Pas plus d'un ver par noisette. Vous en grignoterez suffisamment pour pouvoir vous mouvoir aisément à l'intérieur de la coquille, et la faire tourner à la façon d'un hamster dans sa roue. Puis, dans un mouvement bien coordonné (je donnerai le signal de départ), chacun d'entre vous fera rouler la noisette dans laquelle il se trouve afin de constituer un tapis de noisettes bien compact que vous irez glisser sous les deux enfants endormis. Nous prendrons ainsi la route du village pour les y ramener. Le convoi se fera de nuit. Les vers luisants nous éclaireront pour que nous ne versions pas dans le fossé. Vous verrez leur lumière à travers le hublot que vous aurez percé dans votre noisette. »

Le ver à papier poursuivit : « Pendant que le ver métronome s'occupera des vers à fruits et des vers luisants, moi je prendrai en charge le travail des vers à soie. Le but est de tresser des sacs à grandes mailles dans lesquels chacun des œufs pourra trouver sa place. De cette façon, les oiseaux pourront aisément les prendre dans leur bec et les ramener au bercail exactement comme le font les cigognes quand elles transportent les bébés. »

Ainsi fut fait. Le mouvement des vers à fruits dans les noisettes était si fluide que les enfants, dans leur demi-sommeil, avaient l'impression de voyager sur un tapis volant, bien haut dans l'atmosphère, là où devaient vivre des multitudes d'oiseaux chéris.

Avant l'aurore, le tapis de noisettes fut précautionneusement déposé dans un parterre de roses sur la place du village. Après avoir mangé les dernières miettes de noisette qui traînaient au fond des coquilles, les vers à fruits s'en allèrent. Sous les yeux de quelques habitants incrédules, les enfants se réveillèrent, chargés du souvenir de la plus belle odyssée que l'on puisse imaginer. L'histoire fit grand bruit dans la population et, pour la commémorer, il fut décidé qu'à la boulangerie le pain d'épice serait dorénavant fabriqué sous la forme de deux enfants endormis se tenant par la main. La petite fille, quant à elle, conserva précieusement le tapis de noisettes qu'elle utilisa désormais comme couvre-lit.

Le ver métronome voulut s'allonger parmi les roses pour songer à tous ces événements qui l'avaient enchanté, lorsqu'il entendit un insecte ailé virevolter au-dessus de lui et déclarer d'une voix étonnamment chaleureuse : « Adieu mon cher ami, et merci pour toutes ces aventures.

— Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. C'est la première fois que je vous vois.

— Je suis une mite. Jusqu'à ce matin, j'étais encore un ver à papier. Mais mon instinct était trop fort. J'ai cherché à le réprimer jusqu'à votre retour, mais ce n'était pas possible. Ma métamorphose devait s'accomplir.

— Adieu, madame la mite. Toute ma vie, je me souviendrai de celui que vous avez été. »

La tête basse, le ver métronome reprit alors le chemin de la clairière. Il voulait y chercher une pierre de lave pour s'y

## LE DESSOUS-DESSUS

replier sur lui-même. Arrivé à hauteur du nid de fougères, il s'aperçut qu'un gros œuf y était abandonné. Aucun oiseau n'était venu le réclamer.

Il rampa jusqu'à son sommet et prit sa température. « Mmm, elle me paraît bonne, se dit le ver métronome. Couvons-le encore le temps qu'il faudra, et d'ici peu, si mes rêves sont exaucés, je donnerai naissance à un grand oiseau migrateur. »